

16. Faire pipi dans l'Achéron

Un jour Ariane me demanda si j'aimais la montagne et je répondis par l'affirmative tout en me disant que j'aurais dû dire la vérité. Alors elle m'assena que le weekend prochain, puisque je lui avais déjà dit que j'étais libre, j'étais condamné à la suivre sur les pentes glacées du pic du Malotru.

– Ne crains rien, nous nous encorderons !

Tous les pendus ont commencé par là.

C'est pour cela que le vendredi d'après nous vit cheminer le long d'un sentier qui serpentait dans les mélèzes, Ariane menant le train avec des enjambées de montagnarde et moi suivant le sien, le regard amarré à son valseur pour ne pas me faire semer.

Au bout d'une heure de marche j'étais, avouons-le, dans une transe hypnotique complète et carrément en nage.

Le soir tombait à l'heure où nous arrivâmes devant la cabane où Ariane avait prévu que nous passerions la nuit et qui, m'apprit-elle, avait été rafistolée et entretenue par son père, ses cousins et elle-même pour servir de camp de base dans leurs expéditions alpines.

– Lorsque mon oncle Balthazar l'a découverte, c'était une vraie ruine. Mais elle lui a sauvé la vie, alors nous l'avons sauvée à notre tour !

– Balthazar c'est le cousin de Simon, le topo-photographe qui s'est évaporé ?

– Avant de s'évaporer, il est tombé d'un avion et il a atterri ici !

Voilà l'affaire : un vingt-neuf septembre, jour de la Saint Michel, une équipe de dix parachutistes sportifs sauta en chute libre au-dessus du glacier des Grandes Dalles, surplombé par le pic du Malotru, pour faire des imbécilités acrobatiques dignes d'être filmées.

À cette fin, ils embarquèrent avec eux, Balthazar, photographe par protection à la chaîne télé de son cousin Simon, le père d'Ariane

et qui avait pour seule compétence celle d'appartenir au même para club que les dix imbéciles.

Dans le quart d'heure qui précéda le décollage ceux-ci se souvinrent seulement que Balthazar avait passé son temps à monter et à redescendre de l'avion, à chercher, à égarer et à retrouver sa caméra, son sac à main, son slip en fourrure, que sais-je encore, à bousculer et à emmerder tout son monde pour s'asseoir à l'endroit idoine afin de commencer ses prises de vue pendant que tous les membres de l'équipe déroulaient leur check-list.

Si bien que lorsque l'avion avait décollé, les parachutistes n'étaient pas unanimes sur le point de savoir s'il était ou non à bord et que le pilote de l'avion avait mis la gomme sans connaître le nombre exact de ses passagers. Etrange désinvolture !

L'appareil s'élevait vers l'altitude et le lieu prévus, l'équipe se concentrait nerveusement et Balthazar s'empatarassait dans les harnais de sa caméra, son écharpe, son casque qui lui tombait sur les yeux, ses oreillettes qui glissaient et qu'il rajustait.

Il était accoutumé aux sauts en parachute et au stress qui précède l'entrée en scène mais en cette occasion il n'était anxieux que de son matériel de prise de vue et du travail qu'il avait à faire et qu'il voulait réussir.

C'est pourquoi à l'instant où l'équipe quitta l'appareil au feu vert du pilote, c'est avec le seul souci de ne pas se faire semer qu'il bondit derrière elle.

Lorsque les sauteurs furent rentrés à leur base, après avoir atterri et s'être fait récupérer par le fourgon du club, le pilote qui était revenu depuis longtemps, leur demanda de dénoncer celui d'entre eux qui s'était cru plus malin que les autres au point de sauter sans parachute, puisqu'il en avait retrouvé un sur un banc, dans l'appareil. Cela fit rire.

Puis ils se regardèrent, cessèrent de rire et le silence s'installa : qu'était devenu Balthazar ?

Lorsqu'on visionne le film qu'il prit lors de cette chute mémorable, on assiste aux derniers moments d'un condamné enregistrés

par l'objectif d'une caméra qui ne filme que le ciel. Et pourtant, c'est parlant, je vous le garantis !

On, voit d'abord le cadrage appliqué des zigotos en chute libre, essayant de former une figure circulaire. Puis le groupe se désunit, les parachutes s'ouvrent les uns après les autres, la caméra cadre ceux qui attendent leur tour et soudain...

Soudain, la caméra bascule en l'air lorsqu'il cherche des deux mains la poignée d'extraction du parachute qu'il sait déjà qu'il ne trouvera pas.

Puis la caméra bascule vers le sol lorsqu'un réflexe irraisonné le fait s'accrocher à elle et que déjà ses sphincters se relâchent.

Puis l'objectif remonte pensivement vers l'horizon alors qu'il éjacule sa terreur dans un orgasme final. Il paraît que c'est grisant la chute libre sans parachute. Ce sont les séquelles qui sont ennuyeuses.

On ne peut que se perdre en conjectures sur le faisceau de circonstances qui le laissèrent en vie. Il y eut tout d'abord la quasi-verticalité de la paroi de glace sur laquelle il reprit contact et glissa. Puis la pente qui s'incurvait doucement, la couche de neige légère et poudreuse qui commença de le freiner, l'absence presque totale de rochers affleurant, la chance qui lui fit éviter ceux qui affleuraient tout de même et enfin, plus bas, les sapins maigrelets dont seule la tête fragile et souple émergeait de la neige, devenant à mesure qu'il descendait plus denses et plus costauds mais qui ployait toujours ou se brisait à son passage.

Enfin une pente qui s'inversait dans un ressaut de terrain et la fin du voyage, enkysté dans l'édredon d'une congère énorme et molle, hébété, sonné, inconscient.

Inconscient, il ne dut pas le rester longtemps car le froid eut repris les forces que l'immobilité du coma lui rendait.

On peut imaginer ses efforts pour s'extirper de là, travail d'autant plus pénible qu'il dut opérer une version sur lui-même pour se présenter par la tête à l'ouverture où il revit le jour.

Il parvint enfin à s'extraire pour partir à l'aveuglette en titubant

vers la lisière des mélèzes et dans un trouble profond, à l'extrême limite de ses forces il découvrit par hasard cette petite cabane en planches, cachée dans la forêt.

C'était ce refuge de bûcheron de trois mètres sur quatre. La porte entrouverte, pourrie et à moitié dégondée, était fichée de biais dans le sol de terre battue. En face de l'entrée, un petit fenestron aux carreaux poussiéreux permettait de se déplacer dans la pénombre.

À droite en entrant, on avait jeté une pailleuse douteuse sur un châlit où il s'affala, faisant céder les lattes pourries. Tel qu'il était tombé, il demeura endormi trente-huit heures d'affilées.

Lorsqu'il se réveilla, ce fut avec la sensation qu'un regard froid et minéral le fixait. Pétrifié, il ouvrit les yeux et se vit dans cette cabane, éclairée par la lumière froide de la pleine lune qu'il voyait à travers le petit fenestron.

Le moindre mouvement lui était comme une déchirure. Son corps tressautait, ses dents s'entrechoquaient, son poulx chuintait dans ses oreilles. Mais ce n'était pas le froid, ni la faim, ni la douleur, qui l'avaient réveillé. C'était une effroyable envie de pisser.

Tâtonnant autour de lui, ses mains ne rencontrèrent que la rugosité des planches à cercueil qui lui brûlèrent la pulpe de ses doigts à vif. La vieille pailleuse de fagots craqua sous lui comme un sac d'os alors qu'il levait les bras pour repousser le couvercle qui l'étouffait et sous lequel il s'imaginait enfermé. Mais il ne rencontra que le vide.

Jusqu'à cette seconde il s'était cru enterré vivant mais dès cet instant il pensa qu'il était mort car dans la vie, les cercueils ont un couvercle.

Et toujours cette vrillante envie de pisser qui lui poignardait la vessie, le cisailait jusqu'à la gorge, s'irradiait dans sa mâchoire jusqu'à lui faire grincer des dents, les meulant jusqu'à la racine, les réduisant à l'état d'une bouillie de craie et de bave plâtreuse.

Certains, après un tel choc, auraient perdu l'usage d'un sens, d'une fonction cérébrale ou motrice. Lui avait perdu le sens des

proportions. Il ne pouvait déterminer si le mur qu'il voyait devant lui était aussi lointain que la voie lactée et si la lune qui brillait dans le ciel était à portée de sa main.

Mettez-vous à sa place et considérez la poignée de bon grain que l'on jette aux poulets dans cette partie de la trajectoire comprise entre la main de la fermière engraisseuse et le gésier de la volaille. Dans cette poignée de bon grain, avant qu'elle ne touche le sol, il y a bien plus qu'un investissement agro-alimentaire pour la fermière ou de quoi becqueter pour la volaille.

C'est aussi une pléiade de points dans l'espace qui déterminent des triangles, des tétraèdres et autres polyèdres et, pourquoi pas, des systèmes planétaires, des constellations et des galaxies.

Vue de loin, la lumière se déplace avec une lenteur ! Vous ne le croiriez pas ! En définitive, il découvrit que ce n'est pas l'Univers qui est grand, c'est l'Homme qui est petit ! Ou l'inverse. De toute façon, retirez l'homme de l'Univers et vous n'aurez plus idée de la taille de ce dernier. C'est grand ou petit ? On ne peut pas le dire, d'autant moins que personne n'est là pour commenter.

En s'aidant des rebords, il se redressa avec une maladresse de canoteur des dimanches, attribuant son vertige à la mouvance d'un flot de ténèbres sur lesquels son cercueil aurait été lancé comme un esquif.

Enfin debout, courbé comme un point d'interrogation, les genoux calés contre le plat bord de la barque de Charon, il défit sa braguette de ses doigts engourdis pour faire pipi dans l'Achéron.